

Le téléphérique

Sylvain Tesson, in *S'abandonner à vivre*, 2014

Il flottait dans le chalet l'odeur joyeuse du boudin. Le feu de bois se reflétait dans la glaçure des beignets. La nappe disparaissait sous les assiettes à motifs de rennes lapons, les pains d'épice luisaient. Les couronnes de l'Avent hérissées de quatre bougies rouges, quatre tours de cire, attendaient l'allumette. Des sucres d'orge pendaient aux branches du sapin que Gretel et Hans, douze et neuf ans, obèses tous les deux, ensevelissaient sous les guirlandes. Les arbres sont des saints : ils se laissent persécuter en silence. Le chat, lui, s'était caché.

Le Cervin déployait ses arêtes, il encadrait dans la fenêtre ses ailes de chauve-souris pétrifiées. Sa masse d'encre envahissait le ciel. Quelques heures auparavant, les faces schisteuses, balayées de traits pastel par les rayons du couchant, s'étaient reflétées dans l'argenterie, souveraines, silencieuses, nourries d'alpinistes qui avaient prétendu égratigner le rocher noir de leurs parois. À présent, seul le sommet s'éclairait d'un capuchon de lumière. Greta, la maman de Gretel et Hans, achevait de fourrer les caillettes. Elle résistait à l'envie de goûter à sa farce aux pruneaux : elle avait pris huit kilos depuis la Toussaint et luttait depuis lors contre le désir morbide d'enfourner des choses dans sa bouche. Il lui fallait encore préparer les coquillages, remplir les cassolettes de cèpes, mettre la bière de Noël au frais et transvaser le vin de miel dans les carafons de cristal, pour l'éventer. Afin de se donner du cœur, elle écoutait un groupe de yodeleurs tyroliens. Ces chanteurs en short de cuir avaient réussi l'exploit de traduire en musique la dégoulinade de la crème.

Dans quelques heures, parents et cousins arriveraient. Tout serait prêt. Comme chaque fois, comme à chaque Noël. Un traîneau glissa devant les fenêtres. Des rires fusèrent. Des gens crièrent des noms anglais, ils retenaient dans leurs moufles des paquets de couleur griffés de noms de couturiers. Tout à l'heure, sous les sapins, des mains blanches et fines ouvriraient des écrins Cartier et des boîtes orange Hermès. Zermatt vibrait des préparatifs de la fête. Noël était la plus parfaite entreprise de détournement spirituel de l'histoire de l'humanité. On avait transformé la célébration de la naissance d'un anarchiste égalitariste en un ensevelissement des êtres sous des tombereaux de cadeaux. Pour quelques heures, en ce 24 décembre, l'immense névrose européenne de l'après-guerre

s'octroyait un répit, le temps d'ouvrir des paquets dans un bruit de mandibules d'insecte.

Dans le chalet, il faisait 27°C. Le foie gras exsudait. Sur le bloc rose, les gouttes de graisse perlaient. C'était la même rosée qu'au-dessus de la lèvre supérieure de Greta. L'horloge de l'église sonna. « Déjà 5 heures? Étrange qu'ils ne soient pas rentrés », se dit Greta, à la vingt-cinquième huître.

Hans-Kristian Kipp, pharmacien bavarois, passait ses vacances de Noël à l'hôtel Mirabedau depuis quinze ans. Il introduisit une pièce de 5 francs suisses dans le télescope et le braqua sur le Klein Matterhorn. La cime du petit frère du Cervin était dans l'ombre elle aussi. On distinguait cependant le métal de la cabine du téléphérique. Elle oscillait au creux de la courbe du câble, entre deux pylônes meringués de glace. Kipp étouffa un juron. La silhouette d'un homme venait d'apparaître sur le toit de la benne, au-dessus du vide. Il était 5 h 10. Il faisait presque noir.

Un quart d'heure plus tard, dans le bureau d'Heinrich Heinz, directeur de la société des remontées mécaniques de Zermatt Bergbahnen, c'était le conseil de guerre. Le chef des pisteurs de la station, trois guides de montagne et les secouristes de l'OCVS écoutaient fulminer leur patron. « Me faire ça ! le jour de Noël. » Karl et Ernst, employés de la société, redescendaient habituellement de la gare du téléphérique à 4 h 30. Comme tous les soirs, à l'heure dite, ils avaient mis en route la benne de service après avoir vérifié et fermé les installations. Depuis, on n'avait pas de nouvelles... la cabine était coincée à deux mille sept cents mètres d'altitude, le système de frein s'était déclenché, mordant le câble porteur. La radio ne répondait plus.

Dans le village, les nouvelles glissent sur la neige, rampent par les venelles, s'immiscent dans les chalets. Greta, alertée par la rumeur, déboula dans le bureau de la Zermatt Bergbahnen, en larmes. Une odeur de profiteroles emplît la pièce encombrée de skis, de piolets et de piquets de slalom. Greta s'écroula sur la chaise que lui tendit Heinz. Ernst et Karl étaient ce qu'elle avait de plus cher au monde après ses enfants. Le premier était son beau-frère et le second son mari. « Faites quelque chose, Heinz ! Ils vont mourir. » Le plus vieux des pisteurs, un skieur de Montana qui avait survécu à dix-sept fractures, la rassura. Les deux techniciens étaient des natifs du Valais, « de purs gars, de vrais durs », et ils disposaient là-haut d'un équipement qui leur permettrait de passer la nuit, il

ne fallait rien craindre, ils en avaient vu d'autres. Greta redoubla de sanglots. Elle imaginait sa tablée de réveillon avec deux chaises vides.

7 heures. Zermatt bruissait d'une nervosité anormale. Au bar des hôtels, dans la moiteur des spas, jusque dans les cuisines des restaurants, on commentait le naufrage: « deux types... la télécabine... coincés ». Le vent avait forci, des gffles de grésil crépitaient contre les vitres. « Ce doit être l'enfer, là-haut. » Dans les rues, les rafales soulevaient des tourbillons de neige.

On allait donc sabler le champagne pendant que deux pauvres types, dont la vie consistait tout entière à veiller au bon déroulement des loisirs des vacanciers, risquaient de geler, suspendus à leur cercueil de zinc. Déjà, les premiers touristes passaient à table, la mine honteuse. On s'évitait du regard. À la pitié, à la compassion pour les infortunés, se mêlait une indéfinissable animosité. En somme, ces deux connards, incapables de faire fonctionner leur nacelle, allaient gâcher la fête. La soirée allait s'apparenter à l'une de ces inaugurations de photo reportage dans les galeries de la rive gauche à Paris où des dames en vison buvaient du champagne devant des photos de négrillons assis sur le ventre gonflé de leur mère morte.

La gêne était palpable. On entendait racler l'argenterie sur la porcelaine. Quelques enfants pleuraient. Il y avait quelque chose de pourri au royaume du télémark. Sur les sapins, les guirlandes clignotantes semblaient soudain des signaux d'alerte spécialement destinés à rappeler aux convives qu'ils se gobergeaient pendant que leurs semblables dépérissaient dans la tourmente.

8 heures. À la société des remontées, la cellule de crise battait son plein. Heinz réfléchissait. L'activité cortexale inhabituelle avait cramoisi son visage d'Oberlandais alcoolique. Envoyer une équipe de secours était la seule solution. Trois des meilleurs guides de la station s'étaient portés volontaires. Le plan était parfait car il n'y en avait pas d'autre: gagner la base du pylône en ratrak, l'escalader, progresser le long du câble jusqu'à la cabine et faire descendre les deux malheureux en rappel. Simple mais dangereux. Heinz ne s'y résignait pas. Il se rongea les ongles en écoutant frapper les rafales au carreau du poste de garde.

Ernst et Karl avaient fini de dresser la nappe. Sur la couverture de laine à carreaux rouges et blancs s'étaient étalées deux bouteilles de pinot noir de Salquenen, un magnum d'humagne rouge, deux bouteilles de fendant bien frais et une flasque d'abricotine. Les deux paniers en osier contenaient une saucisse sèche,

une livre de viande des Grisons et une demi-meule de raclette valaisanne que Karl escomptait faire fondre à l'aide du petit réchaud Primus qu'il achevait d'assembler.

Ils allaient passer le Noël de leur rêve. Des années qu'ils en parlaient de ce réveillon à l'altitude des dieux, dans le hurlement de la tempête... Greta, née en Allemagne, mesurait la réussite d'une soirée à la quantité de calories ingurgitées par les convives. Elle traitait les invités qui franchissaient son seuil comme s'ils ne s'étaient pas nourris depuis six jours et elle confondait les devoirs de l'hôte avec la fonction du saint-bernard chargé de réanimer les victimes d'avalanche. Elle mettait sur ses *Plätzchen* une épaisseur de crème proportionnelle à la tendresse dont elle débordait. Elle pensait que le massepain adoucissait la dureté du monde. Elle transférait dans les strudels ses réserves d'amour. Ernst et Karl n'en pouvaient plus. Ils avaient déjà survécu ensemble à douze réveillons germaniques. Elle vivait dans la crème et eux rêvaient d'ozone. Ils avaient uniment contracté une indigestion. Greta était leur haut-le-cœur. Au fil des ans, les deux frères durcis par l'altitude avaient commencé à redouter l'approche du 24 décembre. Fêter la naissance du stoïcien crucifié par une bombance heurtait leur protestantisme. Et ces airs ravis des convives qui vous plantaient des couteaux dans le dos sitôt la porte fermée...

4

Ce soir, ils aspiraient à l'air sec, au vin clair, à la nuit pure. Ils allaient vivre un réveillon digne de Zarathoustra, sur la corde raide, pendus au câble d'acier.

La cabine du téléphérique serait le lumignon de leur rêve, accroché au plafond de la nuit. En descendant par la benne de service, ils avaient bloqué le frein et, coupant la radio, ils avaient conquis leur tranquillité. Demain, ils regagneraient la station et s'expliqueraient avec Greta.

Ernst enfonça le tire-bouchon dans le liège du pinot noir. Karl alluma le Primus.

Au même instant, la trappe du plafond de la benne s'ouvrit violemment.

Une bouffée glaciale s'engouffra dans la cabine et la tête d'un secouriste jaillit:

« Les gars! On y est arrivé! Vous êtes sauvés! On vous ramène en bas ! »